

**Collège St-Michel**

*Classe 3E3z*

## **Le tic-tac des oiseaux**

Atelier d'écriture

Travail de Maturité

Léa Schaller

Sous la direction du Prof. Thierry Pochon

**2015-2016**

## Le tic-tac des oiseaux

Tout est blanc. Les draps, la table basse, la tasse de café, même la peinture des murs. Tout semble avoir déteint sur la peau de mon grand-papa. Je le trouve blême, sa peau de porcelaine est creusée de multiples veinules, lui donnant un air sage, élimé. Ses yeux bleus contrastent avec sa blancheur. Ils se posent sur moi. Je continue d'avancer en direction de son lit. J'ai l'impression que ses yeux sont pleins de larmes mais ce n'est peut-être que de l'eau de vieillesse. Ils sont vides, simples miroirs humides reflétant un visage inconnu. Ils se détournent vers la fenêtre et visent l'horizon, feignant d'avoir vu un oiseau passer. Je me penche vers son visage, embrasse sa joue tachetée en un gros bec sonore. Mon souffle frôle son cou de tortue, il se recroqueville sous la chatouille. Je souris de mes dents encore écartées. Il est, à cet instant, un enfant dans le corps de mon ancien pépé. Son enveloppe corporelle arbore les expériences de sa vie mais son esprit n'y correspond pas, il est simple et innocent.

- Tu me manques Pépé, lui dis-je.
- Moi ? mais qui es-tu ?

Ses cheveux hirsutes et cet air inoffensif font que j'oublie ma haine contre sa maladie. Il n'y peut rien si les livres de sa tête se sont tour à tour effondrés, refermant dans leur chute les lignes de sa mémoire. Je suis là pour les lui lire à voix haute, lui raconter. Moi son petit pinson, je dois lui chanter ses souvenirs. Je m'assieds sur les draps désinfectés, il ne dit mot, j'allonge mes jambes le long des siennes. Je réprime l'envie de promener mes doigts dans ses canyons tendres dessinant ses traits, de blottir mon index dans le creux de ses lourds lobes d'oreilles et de les pétrir de mon pouce. Avant qu'il n'oublie notre histoire, cette manie l'agaçait mais j'étais son petit pinson, il était mon Pépé tic-tac, il se laissait faire. Il s'en est même toujours ri : « petit pinson revient faire son nid ». Mais je n'ose plus. Je redoute ses bougonnements et son incompréhension.

Il est rigide, le front fixé vers le plafond. Cette ambiance immaculée est sûrement néfaste pour ses idées. Il faudrait que je produise plus de dessins pour colorer cette chambre, elle est trop vierge. Quoique lumineuse, bien fade. Une imagination ne peut pas naître dans un environnement sans couleur, elle s'avérerait aussi stérile que le sol dans lequel elle aurait été cultivée. N'étant pas encore familiarisé à la technologie, le bibliothécaire qui m'avait expliqué la maladie de Pépé m'avait aussi dit que notre monde étouffait les esprits.

- Il faut cultiver les couleurs, les idées comme tu le fais avec les fleurs dans le jardin de ton grand-père. Mais cette fois, la fleur, c'est ton Pépé.

- Je dois acheter de l'engrais ?

L'idée lui plut mais il reprit rapidement son sérieux détendu.

- Non, tu n'auras pas besoin d'engrais. Pépé, pour continuer à se développer et avoir des idées, devra avoir des objectifs. Tu vois, les vieilles personnes ont déjà beaucoup vécu et sont fatiguées. Avec cela, elles ont de la peine à trouver de nouvelles activités qui les réjouissent. Ça sera donc à toi de donner un nouvel objectif à ton grand-papa.
- Je sais qu'il voulait courir le marathon de New York !
- Ton Pépé doit sûrement être en bonne forme mais je crois que New York est un peu loin. Tu te souviens d'un autre de ses vœux ?
- Oui, je crois qu'il voulait partir avec Mamie à Rome comme deuxième lune de miel. Ça pourrait être un bon objectif, selon vous ?
- Je t'avoue que tout ne sera pas facile, surtout pour un petit garçon de neuf ans comme toi mais un voyage serait la meilleure des choses.

\*

Comme chaque lundi après les cours, je me rends, à la rue des Bluettes où vit mon Pépé tic-tac. Je parcours le chemin vers le numéro onze, d'un pas pressé, presque en trottinant. C'est que l'école m'ennuie, surtout le lundi. Le lundi, toutes les classes se rendent à l'église en dernière leçon, pour bien commencer la nouvelle semaine, prétend Madame Lemaingre. Pourtant chaque semaine se poursuit de la même manière : mauvaises notes, punitions et foot pendant les récréations. Je n'aime pas cette chapelle vieillotte avec ses messes interminables où l'encens empeste l'ennui, les sermons la poussière et les chants grégoriens la mauvaise haleine de Madame Lemaingre. Je m'empresse d'échapper à cette ambiance pesante pour prendre le goûter chez mon Pépé tic-tac. C'est moi qui ai inventé ce surnom. J'ai toujours été fasciné par la pendule suspendue au mur moutarde de son salon. Elle est imposante, son tic-tac est profond et grave et lorsqu'une heure ronde sonne, mieux vaut ne pas avoir l'oreille collée à sa glacière, au risque de la perdre. C'est sûrement parce que le fauteuil de Pépé se trouve trop près de cette horloge qu'il ne m'entend plus très clairement. Quoiqu'il en soit, tous les lundis c'est la même chose. Je cours les derniers mètres, resserrant les sangles de mon cartable contre mes épaules pour être plus rapide, rase le buisson de muguet défraîchi pour atterrir devant le bureau de Monsieur Thierry, le concierge. Il est gentil Monsieur Thierry, il ne me gronde pas quand mon ballon s'égare et me salue toujours.

- Bien le bonjour Monsieur Antonin !

- Bonjour Monsieur Thierry !

Je réprime mon sourire fier.

Monsieur Thierry est le seul à m'appeler Monsieur, et j'aime ça. J'ai enfin l'impression d'avoir grandi et que j'atteindrai bientôt la taille de maman. Monsieur Thierry n'a pas de femme, ni d'enfant. Il reste à son bureau, discute avec les passants et les locataires de l'immeuble. Il est toujours ouvert et serviable. C'est une bonne pâte (j'ai appris cette expression ce matin, en écoutant une conversation de Madame Lemaingre avec le responsable d'établissement). Je monte alors deux par deux les marches jusqu'au deuxième étage, essuie mes souliers au paillasson *bienvenue*, essayant par la même occasion de maîtriser ma respiration et la sueur perlant sur mon front. Pépé tic-tac laisse toujours la porte d'entrée ouverte. Je la pousse délicatement, déroulant mes petons sur la moquette puis dépose mon cartable à côté du porte-parapluie en fer massif tout en scrutant une arrivée probable de Pépé. J'attarde mon regard sur la photo polaroïd de son mariage, posée sur un petit meuble près des parapluies. Elle est simplement adossée au mur, présentée sur une dentelle blanche. Ces vieilles photos me paraissent réelles, elles semblent encore vivre l'instant, pas comme ces pixels colorés sur nos écrans. Je me souviens encore lorsque Pépé avait sorti un carton contenant le vieil appareil photo instantané et quelques anciennes photographies. On percevait des mouvements furtifs, on captait la scène, la comprenait, s'en imprégnait jusqu'à ce que notre atmosphère change et qu'on se retrouve avec les acteurs au moment de la prise de vue, sentant les odeurs, surprenant certains regards. Pépé passait alors le doigt, frôlant les visages, caressant celui de ma grand-maman. Je soupçonne la présence de Pépé au salon, dans son fauteuil favori aux côtés de son amante ponctuelle, l'horloge, et de son brûle-gueule. Je me concentre sur les petits bruits de la maison. Le robinet fuit légèrement, le frigidaire ronronne, mon ventre gargouille, mais ces sons paraissent insignifiants à côté de celui que produit la pendule. C'est elle qui rythme la maison, directrice d'un orchestre ménager. Je m'avance alors dans le couloir, je sens mon sang battre à ma jugulaire, s'accordant aux tics-tacs saccadés. J'essaie de suivre le pas, voulant profiter du bruit ambiant pour cacher ma présence à Pépé et le surprendre. Une latte de bois séparant le hall et son salon est la partie la plus scabreuse du parcours, le sol pouvant à tout moment geindre sous l'effort de la discrétion. Une trahison lâche que je sais maintenant déjouer. Il faut placer son pied sur le clou le plus à gauche à l'entrée du salon puis étendre sa jambe sans pour autant bondir, pour atterrir sur un pompon du tapis indien. Ensuite tout est question de tact et de dosage. Je peaufine à chaque fois ma technique d'approche, le but étant de ne pas se faire surprendre avant d'atteindre le fauteuil de Pépé. Pied gauche sur le clou, pied droit sur le pompon, j'attends. Je vois déjà la fumée grise dansant au-dessus de son crâne

aux cheveux dressés comme des antennes de sous-marins. Parfois j'ai l'impression qu'elles m'épiaient, suivant mes mouvements et détectant ma présence étrangère. Je les défie, me prenant pour un chat, imaginant mes pieds être des coussinets roses et muets, balançant ma queue, gracieux et imbu tout à la fois. Plus que cinq pas, déjà un de moins que la semaine dernière. Je continue de fixer ses télescopes, me concentre sur le prochain pas, vise.

- Viens par là mon petit pinson !

Je m'avoue très vite vaincu, trop heureux de sauter sur le bras gauche du vieux sofa aux côtés de mon grand-père. Il me voit et sourit, c'est comme si une goutte tombait au milieu d'un étang, propageant son onde autour d'elle. Sa peau détendue forme de petites vaguelettes. Nous nous regardons, tout est dit. Il continue de tirer sur sa pipe, alors que je commence à me blottir contre lui et à lui pincer délicatement son lobe d'oreille. C'est doux, chaud et moelleux. Il ne supporte cette papouille que très peu de temps et seulement en présence d'une pipe. Ses lèvres pincent l'embout, un son étouffé racle sa gorge avant de libérer des ombres chinoises. Elles se bousculent dans l'air. Je découvre tour à tour un serpentin, une aile puis un oiseau, une fleur, une marguerite comme celle du jardin. Les mouvements s'accélèrent, une ombre se superpose à une autre, elles s'enroulent, s'allongent puis se font remplacer par des lignes plus foncées. Une spirale, des cheveux bouclés qui se muent en un visage féminin changeant d'expression, elle semble me regarder lorsque ses contours se dissipent, se floutent et meurent dans un ultime crachat de dragon.

- Viens mon petit pinson, on va préparer ton goûter. Faut que tu grandisses un peu hein. Pépé tic-tac se lève, contrôle l'heure sur la pendule puis sur sa montre de gousset et m'entraîne dans la cuisine.

Nous essayons toujours de nouvelles recettes, gâteaux, biscuits et même parfois une tarte mais nos goûters sont généralement mauvais. Trop cuits, pas assez, sel à la place du sucre, oubli de levure, etc. Avant même de rentrer dans la cuisine, je sais que nous finirons au bistrot Rue des Magnolias, chez la soeur de Monsieur Thierry, autour d'une belle tranche de gâteau à la crème. Sans mamie, les gâteaux de Pépé n'ont plus la saveur d'avant, il a oublié.

- Aujourd'hui c'est cake aux raisinets ! déclare-t-il.

Il va alors chercher les petites baies rouges dans le congélateur. Nous les avons cueillies au début de l'été, les deux arbustes du jardin avaient rempli à eux seuls une bonne dizaine de grosses casseroles comme mon estomac et celui de Pépé tic-tac. Cette cueillette est renouvelée chaque année, même si les sachets surgelés s'entassent déjà depuis trois ans.

Les ingrédients forment déjà une pâte appétissante, pétrissant dans le mixeur. Mais interdiction d'y tremper le doigt pour y goûter, cela risquerait d'altérer la qualité des arômes,

prétend Pépé. J'attends alors sagement sur mon tabouret que le gâteau gonfle, comptant les sons de la pendule comme point de repère temporel. Dong, Dong, Dong, Dong. Perdu dans un autre monde, Pépé ne réagit pas.

- Pépé, c'est quatre heures ! Faut sortir le cake, il est bon, non ?
- J'arrive, j'accours, je bonnndis.

Il *bonnndit* à sa manière, comme un vieux lion, une force tranquille. Je garde une distance de sécurité avec le four encore allumé. Le cake a bonne apparence, doré, alléchant. J'ai donc espoir de pouvoir manger une vraie tranche, voire deux. Pépé démoule grossièrement le cake, le faisant rouler sur toutes ses faces, brûlant par la même occasion quelques uns de ses doigts et éparpillant des miettes sur tout le plan de travail déjà en piteux état. C'est un vrai champ de bataille. Pépé rend les armes, essoufflé par l'effort, dépose le gant de cuisine et la spatule dans l'évier servant de fosse commune aux ustensiles empâtés. Il me rejoint, s'asseyant sur un autre tabouret. Nous rêvassons en regardant la chaleur s'échapper du cake en fine vapeur. A cet instant, je m'interroge sur les idées de Pépé tic-tac. Il semble si concentré, ailleurs. Les gargouillis de mon ventre me réveillent. Je saute de mon tabouret, ouvre le tiroir aux couteaux dans un fracas métallique puis choisis celui avec une gerbe de fleurs gravée sur le manche.

- On goûte ? dis-je, en le fixant pour qu'il me considère et sorte de son utopie.

Il émerge d'un monde lointain.

- Heum, quoi ? Heum oui bien sûr petit pinson. Se rattrape-t-il.

L'odeur du cake me fait couper deux tranches que nous mangeons sur la main, picorant comme deux oisillons.

- Ah je suis amoureux, déclare Pépé tic-tac après avoir mordu un coin surmonté de sucre glace.

Il doit être délicieux pour que Pépé dise cela. Ça serait bien la première fois que je mangerais une tranche entière du gâteau du lundi sans y être forcé. Alors que les autres jours je peine à le lécher du bout de ma langue, aujourd'hui je m'empresse de le mordre franchement.

- Pouah ! dis-je en recrachant le morceau dans mon autre main, Pépé je croyais que tu étais amoureux du gâteau, pourquoi ne m'as-tu pas dit que tu t'étais trompé avec le sel ?!
- Mais c'est une expression, mon petit pinson. On dit qu'on est amoureux lorsque qu'on sale trop le plat. D'ailleurs je me demande si ta maman n'a jamais été amoureuse avec ses plats diététicliques, sans goût, réplique-t-il avec un sourire malicieux.
- Diététique, Pépé, dié-té-ti-que. Soufflé-je, lassé.

Il est vrai que Pépé tic-tac n'a jamais trop aimé ma maman. Il trouve sa belle-fille

superficielle, elle travaille trop et est trop exigeante. Elle trouve papa pas assez ambitieux et moi trop tête en l'air et flemmard. Mais ce n'est pas vrai, je n'aime simplement pas le français avec Madame Lemaingre, l'accord du participe passé, ses dictées et son accent nasillard quand elle me pose une question sur un poème à laquelle je ne sais jamais répondre. Mes notes sonnent toujours en rime pauvre. Je n'ose plus jouer trop longtemps avec les copains au terrain vague car je dois apprendre des histoires d'oiseau-poète, ce que Pépé tic-tac trouve injustifié, tout comme le fait que maman s'énerve lorsqu'il coupe ses roses à la place des thuyas, téléphone en pleine nuit pour les prévenir qu'il a vu une étoile filante ou trempe son doigt dans la mélasse lorsqu'il vient déjeuner chez nous les jours de fête. Je le trouve drôle, moi, Pépé tic-tac, papa aussi rit toujours de ses bêtises. Sauf quand Pépé avait oublié de venir me chercher à l'école pour m'amener chez le dentiste. Papa s'était fait du souci. Le soir même, je me rappelle avoir surpris une dispute à voix basse dans leur chambre.

- C'est mon père, Martine, tu ne peux pas comprendre que c'est dur de le mettre dans un home comme ça ? chuchotait sèchement papa.
- Bien sûr mais il ne va pas bien ! Sa maladie s'aggrave de jour en jour. Tu as bien vu mes roses il y a une semaine.
- Voilà, tout est de nouveau ramené à toi... Comme toujours.
- Quand tu es allé avec Christine j'ai vraiment seulement pensé à moi.
- Mais c'est n'importe quoi! On parle de mon père et tu arrives encore à me rabâcher cette histoire. Si tu veux jouer à ce petit jeu-là, tu sais comment ça va finir, hein ! Il ne chuchotait plus. Une vibration profonde faisait sonner son timbre.

Comme je savais que leur dispute allait continuer une bonne partie de la nuit, j'étais allé me coucher. Leur conflit m'avait laissé un goût amer, leurs paroles s'étaient encreées en moi et j'avais ressenti ces tensions des jours entiers, ne pouvant m'en débarrasser. Le fond du problème restait leurs réciproques adultères. Papa avait fait l'amour avec la serveuse de son café préféré et maman, pour se venger, avec son patron. Ils ne s'étaient pas quittés. Je croyais qu'ils s'aimaient encore mais chacun avait trop d'égo pour se l'avouer. Ils ne prenaient plus le temps de réapprendre à s'aimer, trop occupés par leur carrière et leur travail. Le temps pouvait apaiser les rancoeurs, du moins je l'espérais, encore fallait-il qu'ils s'en donnent. Si j'aidais Pépé tic-tac, j'aiderais à améliorer la situation entre mes parents, j'en étais sûr.

Couché sur le dos dans mon lit, le mot home avait trotté dans ma tête. Il me rappelait vaguement un nom anglais que j'avais certainement dû entendre ailleurs, mais où ? J'avais décidé d'aller m'informer, le lendemain, à la bibliothèque communale, lieu révoltant, me rappelant l'odeur des plantes médicinales de Madame Lemaingre. J'aurais préféré me rabattre

sur l'ordinateur de Maman, objet longtemps convoité et en même temps jaloué pour la complicité qu'il entretenait avec ma mère, celle à laquelle je n'aspiais plus. Il représentait son deuxième enfant, si performant et plein de ressources. L'accès et le secret de ce savoir virtuel m'étaient interdits.

J'étais entré par une vieille porte en bois automatisée. Arrivé dans le hall, j'étais surplombé d'interminables bibliothèques, découvrant une multitude de livres s'étirant jusqu'au plafond. Tout ce savoir écrit m'avait impressionné, et m'impressionne toujours d'ailleurs. Derrière le comptoir, au bout de la salle m'attendait un jeune homme à l'allure d'un adolescent. Il portait des lunettes rondes, comme tout bon bibliophile qui se respecte, et laissait pousser une barbe naissante. Un fichier bleu se reflétait dans le verre de ses lunettes, faceb...

- Salut, qu'est ce que je peux faire pour toi ?

Je lui avais alors demandé s'il avait des livres sur les homes. Il avait sourit tendrement. Il ne m'avait montré aucun livre mais raconté pourquoi on y allait, d'une voix très douce et avec des mots et images que je comprenais. Après une heure de discussion, il m'avait offert de partager un chocolat que nous avons bu, attablés dans un coin, à l'écart des autres lecteurs. Il ne s'occupait plus que de moi, ayant quitté son écran, répondant à toutes mes questions. Il avait une manière si posée et décontractée de me parler et sa voix était si rythmée et suave que je croyais écouter un conte. Alors qu'une fine couche de cacao refroidi tapissait le fond de ma tasse et la commissure de mes lèvres, le bibliothécaire avait fini de dépeindre la situation que devait vivre ma famille et mon Pépé. Je savais dès lors ce que j'avais à faire et j'allais exposer mon plan à Pépé tic-tac.

- Bon, dié-té-ti-que ! ça te va ? on ne va pas faire dans la dentelle maintenant. J'ai une idée, on va manger au bistrot en bas à la rue des Magnolias ? dit-il, fier de sa nouvelle idée.

Avec ses cheveux dressés, son sourire de génie fou, on aurait juré Einstein vieilli, à la remise d'un prix Nobel.

- C'est une super idée Pépé!

Je mens. De toute façon, il l'aura oublié le lundi suivant, autant lui faire ce plaisir.

Je reprends mes affaires déposées à mon arrivée tandis que Pépé, pipe au bec, enfle son veston, met son chapeau et prend les clés de l'appartement, même s'il ne le refermera pas. Nous descendons la rue Blulette, tournons à droite. Pépé tic-tac lève son avant-bras gauche pour que la voiture, s'il y en a une, nous laisse passer. De l'autre côté du passage piéton, nous apercevons Josette, la serveuse du café des Magnolias, béguin de Pépé tic-tac. Pensive, elle

fixe la cendre froide de sa cigarette par terre puis sentant notre présence, relève la tête.

- Ah mes deux amants du lundi sont enfin là, lance-t-elle d'une voix rauque en ouvrant ses bras potelés. Elle rigole en toussant. Entrez donc, je vous attendais. Dis, tu as de nouveau grandi Antonin !
- C'est sûrement tes délicieux gâteaux, répond Pépé en faisant un clin d'oeil dans sa direction.
- On ne te changera pas toi, toujours aussi charmeur.

Elle marque une courte pause.

- Deux tranches de gâteaux à la crème ?
- C'est bien ça, je réponds en me hissant sur un tabouret au bar.

Josette revient rapidement avec deux tranches. A peine déposées, nous boudons notre fourchette à dessert et entamons la dégustation à pleine main. Josette est restée derrière le bar. Appuyée au lave-vaisselle, elle essuie des verres propres. Je lèche mon doigt pour récolter la crème sucrée qui avait débordée de la pâte. Je regarde Pépé, il suit Josette des yeux. C'est le moment pour mon plan.

- Hé ma'qui j'entends ? lance une voix exotique sortie des laboratoires de la boulangerie, interrompant le début de mon exposé.

C'est celle d'Angelo, le tenancier de la boulangerie et du bistrot. Il vient d'Italie, il n'a pas ouvert une pizzeria. Lorsqu'il a rencontré Josette, elle travaillait déjà dans cette même boulangerie. Son ancien patron, trop vieux, voulait la fermer. Angelo, lui, voulait tenter sa chance dans un autre pays. Jeune et fougueux, il voulait voyager, profiter, trouver sa place. Les rudiments de la langue française à peine acquis, il s'était pointé un matin dans cette boulangerie pour y acheter son croissant quotidien. Le goût sucré et beurré du croissant, ainsi que la douceur de la serveuse, lui plurent. Il y revint alors chaque matin et y revient encore maintenant pour les mêmes raisons.

- Ciao Antonin ! dit-il en m'ébouriffant les cheveux alors que les siens sont plaqués en arrière par du gel. Buon giorno, passant son bras au-dessus du bar pour serrer plus humblement la main de Pépé. Il respecte énormément mon Pépé. Il dit qu'il nous apporte la sagesse et le savoir.
- Alors come va le Pépé et son pinson ? commente-t-il alors qu'il remplit deux verres de jus de pomme gazeux.
- Super, on va partir en voyage !

C'est sorti tout seul.

- Qui ? me fixe Pépé.

- Toi et moi, on part à Rome !
- Moi ?
- Je voulais t'en parler aujourd'hui mais avec le sel, le gâteau... Je me suis dit que c'était l'occasion et comme tu m'as toujours dit que tu voulais y aller avec Mamie... On part lundi prochain, après l'école.
- Ma Antonin, tes parents le savent ? dit Angelo en me tendant le jus.
- Non et ils ne doivent rien savoir! Maman ferait une crise. Mes parents veulent mettre Pépé au home. Chez les vieux! Mais Pépé, il est pas gâteaux, dis-je en le couvant des yeux. Il a juste besoin que ses idées soient stimulées!
- Ma Antonin...
- Non ! Je suis grand, même Josette me l'a dit. Je vais emmener Pépé à Rome! Décidé, je croise mes bras sur ma poitrine.
- Ma...
- Antonin a raison. Pépé a besoin de vacances et quoi de mieux qu'un voyage avec son petit-fils, insiste Josette. On va même vous aider ! Angelo a des amis en Italie.
- Tou n'y penses même pas, réplique-t-il, choqué.

Elle l'entraîne dans les cuisines. Je n'aurais pas pensé que mon plan puisse déclencher une si grande controverse. Recroquevillé sur mon tabouret, j'attends penaud une réaction de Pépé. Il semble commencer à réfléchir, se sentant finalement concerné puis lance :

- Ouais, ça me dirait bien un petit envol avec mon pinson ! Ça me changerait d'air.

Au moins nous étions d'accord.

\*

Dimanche soir, veille de notre départ, je feins de vouloir aller dormir plus vite, pour contrôler une dernière fois mon cartable : brosse à dent, lavette, savon, dentifrice, peigne. Le nécessaire de toilette est au complet. Slip Batman, slip Superman, boxer Spiderman calfeutrés dans un coin, les deux liquettes blanches, le jeans, le pyjama, la boussole, la lampe frontale, l'argent, les chaussettes ... les chaussettes, je ne les trouve pas. Je suis pourtant sûr de les avoir mises dans la poche extérieure avec les bonbons. Je farfouille, essaie de chercher sans trop troubler mon ordre chaotique. Ah non, elles sont à côté de l'enveloppe dans la poche secrète intérieure. J'ouvre l'enveloppe contenant toutes les informations qu'Angelo m'a préparées. Tout est là. Le tissu de mon sac est tendu mais pas plus que les jours où j'ai sport. Papa n'y verra rien, surtout si j'arrive à partir avant qu'il ait bu son premier café. Je pose le sac au pied de mon bureau et

vais m'allonger sous la couette au bord de la fenêtre. La lune est en partie cachée, jaunée par les nuages. On aperçoit pourtant le premier quartier de son visage. Il est penché dans ma direction comme une mère veillant sur le sommeil de son enfant après la narration d'un conte de bonne nuit, c'est ma veilleuse naturelle. Je m'invente souvent des histoires avec la lune. Je la trouve facile aux romances. La blancheur d'une reine du nord, le malheur de la solitaire, l'amante du soleil, mère d'êtres fantastiques, gardienne des secrets terrestres. Je lui confie ce soir ma semaine des quatre lundis. Dommage que le dicton parle de jeudi, je les aurais bien épaté mes camarades. Je joins mes deux paumes.

- Lune, fais que ce voyage éclaircisse les idées de Pépé tic-tac, je t'en supplie.

Les nuages l'ont maintenant totalement drapée. Je me retourne, ramène mes genoux à ma poitrine et m'endors.

\*

Pipe à la main, Pépé se tient à l'entrée de l'immeuble, aux côtés de Monsieur Thierry. Il porte un chapeau de pêcheur, son veston. Son appareil polaroid et sa paire de jumelles pendent autour de son cou. Il a assorti ses chaussures de montagne et son sac à dos qui semble déborder de bibelots inutiles. Lorsque j'arrive, Pépé contrôle l'heure sur sa montre et relève les verres teintés de ses lunettes pour me saluer.

- Viens par là mon petit pinson, dit-il en m'attirant contre son ventre rebondi par la force d'un seul bras.
- Salut Pépé tic-tac, bien le bonjour Monsieur Thierry !
- Voilà Monsieur Antonin, on peut y aller. En route pour la gare ! Faut pas se mettre en retard, réplique le concierge.

Nous entrons dans son vieux break rouge. Les fenêtres ouvertes, Pépé me regarde dans le rétroviseur. Je ne vois que ses yeux souriants. Ils sont pleins et ravis. Le voyage commence.

Main dans la main, sur le quai de gare, nous attendons sagement. Deux écoliers, face aux rails s'étirant vers l'horizon, l'inconnu. Les trains se succèdent devant nous, accouchent d'une masse grouillante et pâle qui soudain se sépare, nous enlace, nous presse et enfin repart, tandis qu'une autre lui succède toujours plus sauvage et fébrile. Pépé observe une jeune femme qui attend à nos côtés, captivée par son smartphone.

- Regarde comme elle a l'air triste, dit Pépé en la désignant du menton.
- Mmh... marmonné-je, trop concentré à observer un milan planer au-dessus des fils

électriques.

Je me suis toujours demandé pourquoi les oiseaux peuvent se poser sur les fils et goûter aux douces vibrations du va-et-vient des trains.

- Elle contemple sa solitude entre ses mains. Car c'est bien à cela que servent ces machins. Ils représentent la solitude même. Tu comprends ? Ne te laisse pas avoir, petit pinson.
- Mmh...

Je le vois me considérer, le visage légèrement penché avec un sourire satisfait.

- C'est bien, continue de rêver. On te l'enlèvera bien assez vite, dit-il alors que son sourire se mue en contraction.

L'image du milan est soudainement absorbée par une ferraille noire, notre train. Nous prenons place dans notre cabine meublée de deux sièges brinquebalants qui nous serviront de couchette pour cette nuit. Une copie des Nymphéas de Monet faisant face à la banquette nous propose presque un panorama de 360°. Je les avais étudiées dans mon cours de dessin. Je devais choisir une carte postale en guise de trophée pour avoir remporté un concours. Elles m'avaient tout de suite plu avec leurs formes floues prêtes à être déformées, leurs couleurs douces, caressantes. Mon professeur m'en avait aussi vanté les mérites, l'ambiance qui s'en dégageait si on les voyait à l'Orangerie de Paris. « Tu te retournes, elles sont là, de l'autre côté encore, elles t'emmènent dans leur étang tranquille. Seule la porte te rappelle la réalité. Simplement fascinant ! »

C'est donc bercés par l'ondulation du wagon et du vent dans les nénuphars que nous ne tardons pas à nous endormir.

Au petit matin, je me réveille au coup de sifflet du contrôleur. Pépé ne dort plus à côté de moi, il n'est plus dans la cabine. Je sors, tire la vieille porte à coulisse, mon pantalon de pyjama retroussé sur mes mollets. Les cheveux en auréole sur mon crâne, je me précipite dans le couloir, une partie de moi encore dans les bras de Morphée. J'essaie de garder l'équilibre comme je peux. Il est là, devant la fenêtre, portant mon doudou à la main. Il laisse défiler le paysage sous ses yeux.

- Pépé ! Tu m'as fait une de ces frayeurs !

Il ne réagit pas. Sa respiration forme un cercle blanc de buée sur la vitre. Je remarque la pluie fouettant la glace. Les gouttelettes se poursuivent, se trissent. Prestidigitatrices déguisant le monde extérieur, elles floutent dans leur course un paysage furtif que je ne reconnais pas. Je tire Pépé par la manche et lui demande de revenir s'habiller dans la cabine car nous allons

arriver d'ici peu en gare de Rome. Dans la cabine, il reste prostré devant son pantalon, ne sachant quoi faire de cette pièce de tissu marron.

- Viens Pépé, je vais t'aider.

Je m'agenouille devant lui.

- Mets ta jambe dans le trou là. Non, l'autre jambe, l'autre, la droite.
- Excuse-moi, dit Pépé, en me regardant faire.
- C'est pas grave, c'est pas grave Pépé.

Il nous fallu autant de temps pour son débardeur et sa chemise. Pendant tout ce temps, Pépé m'observe, perdu, ne sachant que faire de ses membres, lui semblant l'encombrer plus que lui être utiles. Moi, j'aime bien m'occuper de mon Pépé tic-tac.

La couchette repliée, sacs aux dos, nous attendons devant la porte. « Marco et Julia, vous attendent devant le Mac Donalds dans le hall principal », lis-je sur la feuille d'instructions d'Angelo datée de *mardi*. A peine les portes sont-elles ouvertes que nous sommes projetés au dehors, accueillis par une masse opaque. Pépé et moi, nous nous tenons par le petit doigt, un lien fragile mais infailible. Marco et Julia nous attendent comme prévu devant le fast food avec une pancarte *Benvenuto Pinson et Pépé*. Ils nous embrassent et nous demandent de les suivre. Ils ne parlent pas français. La langue des signes est la meilleure pour se faire comprendre. Leurs gestes sont si expressifs et précis qu'on a l'impression de comprendre. Marco et Julia ont réussi à mettre à l'aise Pépé. Il a retrouvé ses esprits et s'est trouvé un nouveau talent puisqu'il réussit à baragouiner quelques phrases en italien. Ils n'ont que deux scooters et doivent se rendre au travail. Ils nous emmènent donc vers la station de taxis, indiquent l'adresse au chauffeur et nous disent *a domani*.

A peine les sacs posés dans notre chambre d'hôtel, nous voilà partis faire un tour de ville avec notre guide des trois prochains jours. Angelo nous l'a recommandée. C'est une de ses anciennes amies et elle parle très bien le français malgré le manque d'exercices.

Première halte : le Colisée, monument usé mais qui, malgré son âge, reste majestueusement le point central de la capitale. Les voitures lui tournent autour tels des vautours convoitant une proie en tourbillon affolé qui nous emporte. Arrivés devant, même Pépé tic-tac doit contorsionner son cou pour apercevoir le haut de la façade. La guide nous conduit alors dans les coulisses sous-terraines. Pépé et moi la suivons dans cet étroit labyrinthe, alternant passages sombres et les minces embrasures lumineuses. L'air est humide et difficilement respirable. Ça sent le moisi ou une vieille odeur de sueur de gladiateur. Ils devaient avoir chaud sous leur armure, dans ces couloirs confinés, oppressés par l'idée de combattre. Je sens la transpiration longer ma nuque, une gêne m'empêche de respirer normalement, le métal

froid compresse mon nez et amoindrit ma vision, je sens mon épée battre sur ma cuisse au rythme de mes pas. J'avance toujours derrière le vétéran, n'écoulant plus que mon souffle. Le voilà déjà en haut des marches, prêt à sortir, à vivre ou à mourir. Il entre. J'attends quelques secondes, prêt à affronter l'arène. Je m'élançe à mon tour et me retrouve aveuglé par le soleil qui cogne encore en cette fin d'été. Mes yeux s'adaptent peu à peu à la lumière. Je découvre la hauteur des gradins qui s'élèvent vers le ciel, formant un cercle approximatif, bleu et inatteignable. Je sens les acclamations et l'ivresse que procure mon entrée dans la foule. Je clos les yeux et ouvre les bras pour accueillir cet envol. Une ombre obscurcit le soleil sur mon visage. Je brandis mon épée, ouvre les yeux, prêt à me battre...

- Hé, petit pinson, faudrait redescendre sur terre, là ! Admire un peu ! me dit Pépé en se penchant vers moi et en désignant les gradins qui, auparavant, paraissaient remplis d'un peuple en folie.

Mon imaginaire fabuleux s'étouffe avec une dernière ovation dans des siècles de poussière. Je m'éloigne penaud mais Pépé ne le remarque pas.

- Oui, il n'y a pas ça chez nous, murmuré-je.
- Effectivement. C'est ça le voyage : découvrir et s'émerveiller !

Juste quelques heures dans cette ville et elle a déjà conquis Pépé, ses habitants aussi tendres que fébriles, son histoire glorieuse et ses plats riches en saveurs. J'ai l'impression que le soleil de la capitale donne une nouvelle énergie à mon Pépé tic-tac. Il s'émerveille de tout, questionne notre guide, me fait remarquer de simples ruelles colorées, les pots de fleurs les décorant.

Nous passons devant une lignée de restaurants quand les odeurs de la pâte croustillante, le basilic frais et la sauce tomate me rappellent que nous n'avons pas mangé depuis ce matin. Il sonne quatorze heures. La guide a dû me voir baver devant l'assiette des touristes en terrasse car elle lance :

- Je crois qu'Antonin se laisserait bien tenter par notre culture culinaire.
- Oh... il n'est pas le seul ! avoue Pépé qui soupèse son ventre et s'empresse de suivre notre guide dans un restaurant typique.

Les murs sont tapissés de vieilles photos noir-blanc, des belles femmes en robes longues avec des étoiles de plumes, des visages masculins aux traits grossiers, cigares aux lèvres. Au fond de la pièce un gros four à bois dégage un léger fumet de brûlé. Chaque table est recouverte d'une nappe à carreaux rouges et blancs. Le restaurant est bondé. Notre guide réussit à héler un serveur qui court avec une pizza sur chaque épaule et lui commande trois plats. Elle nous rassure, ce sont les mets les plus réputés et nous allons aimer. Je suis impatient, épiant le

pizzaiolo devant son four, fixant chaque serveur sortant des cuisines, espérant que leur course se ralentisse à notre niveau. Chaque serveur charrie des odeurs différentes : pizza, fromage, jambon, parfum musqué à la vanille, transpiration ... Reconnaître ces effluves m'occupe jusqu'à l'arrivée de nos plats que le serveur pose, sur l'ordre de notre guide, au milieu de notre table.

- Je nous ai commandé une pizza napolitaine, du risotto au safran et haricots verts avec *des fusilli à la pomodoro*. Voilà, bon appétit !

La bouche pleine, Pépé et moi articulons un merci qui fait rire la guide.

Les plats avalés et appréciés, mon ventre repu, je m'appuie sur le dossier de ma chaise et découvre la frimousse complètement barbouillée de Pépé tic-tac. J'éclate de rire quand je vois une branche entière de basilic coincée dans ses cheveux. Il me regarde éberlué et éclate lui aussi de rire.

- Mamamia ! s'exclame la guide.

Elle essuie le bout de mon nez et nettoie mes mains et me fait remarquer que j'ai des bouts d'haricots entre les dents.

- Ca te donne un air de mafioso, se moque Pépé qui est à la pêche aux herbes aromatiques dans ses cheveux.

Après cet épisode cocasse, nous restons encore quelques instants dans ce restaurant pour prendre le pouls de cette ville palpitante. Pépé nous raconte sa vie : sa jeunesse, ses copains, sa rencontre avec Mamie. Mes questions fusent et alternent avec celles de la guide. Pépé est plus vif que jamais, il se rappelle de chaque petit détail, un sentiment qu'il avait ressenti, une odeur ou une particularité physique. Pépé disait toujours qu'il était tombé amoureux de Mamie au moment même où il avait vu sa tache de naissance en forme de botte dans le creux de sa nuque.

- On voulait faire un tour de l'Italie pour notre lune de miel mais le manque d'argent et l'arrivée inopinée de ton papa nous a fait faire uniquement le tour des agences immobilières.

Il marque une pause.

- Qui l'eut cru qu'à septante-huit ans j'allais partir en Italie. Et qui plus est avec mon petit pinson !

Son regard se porte tour à tour sur la guide puis sur moi.

- C'est vrai que vous avez de la chance, c'est rare, dit-elle comme si elle se le souhaitait intérieurement. Bon, je crois que nous avons assez papoté, je vais vous ramener à votre hôtel.

La guide ayant déjà réglé l'addition, nous quittons le restaurant sous les adieux chaleureux des serveurs. Le soleil de cette fin d'après-midi, quoiqu'encore chaud, devient plus supportable. Avant de rejoindre le bus, nous nous arrêtons encore à l'église Santa Maria de Cosmide où se trouve la *bocca della Verità*. Ce masque de marbre est encre dans une des parois du sanctuaire, il est fissuré, une longue cicatrice scande son œil droit jusqu'à sa bouche béante.

- Cette sculpture a été taillée pour départager les menteurs des vertueux. On dit que si un menteur met sa main dans cette bouche...

La guide met le bout de ses doigts dans la cavité.

- ...celle-ci se referme, tandis que le vertueux n'aura aucun mal à la retirer.

Elle l'enlève d'un air triomphant et me pousse à essayer.

- Euh, je ne préfère pas merci.
- Ah, aurais-tu des choses à cacher Antonin ? me demande Pépé avec un air malicieux.

Vexé, je continue la visite de l'église sans répondre à leurs provocations. Oui, j'ai quelques fois menti mais c'était pour la bonne cause et je me suis souvent confessé le lundi.

Pépé voit que je traîne le pas. Je fais semblant de boudier et je shoote les cailloux sur mon chemin. Orgueilleux et rancunier, je ne démords pas. Je ne m'attarde pourtant pas, sentant une sorte de présence derrière moi, une impression d'être surveillé. Pépé demande alors à la guide si nous aurions encore quelques minutes pour nous arrêter dans une *gelateria*. Cette bonne idée me fait oublier ce faux pressentiment.

Je lèche ma glace fraise-chocolat avec gourmandise. Elle est énorme, déborde de mon cornet et forme une moustache brunâtre autour de mes lèvres.

- Merci Pépé tic-tac ! Elle est délicieuse. Je peux goûter la tienne aussi ?

Il me tend sa glace menthe-citron. Je lèche et l'acidité me pique les papilles. C'est frais et fruité. Trop de fruit tue le fruit.

Arrivés devant l'hôtel, la guide nous donne rendez-vous pour le lendemain et nous fait ses adieux. Nous montons dans la chambre, nous vautrons sur le lit et allumons la télévision. Le voyage et les visites nous ont exténués. Je regarde nos valises encore fermées, attendant d'être déballées. Je me retourne vers Pépé dont la tête dodeline en avant, les yeux clos. Je vais donc devoir défaire les deux valises tout seul.

Nous nous réveillons à huit heures pour déjeuner et être prêts lorsque la guide viendra nous chercher. La veille, Pépé avait juste émergé le temps de se brosser les dents et mettre son pyjama, sans même constater que j'avais préalablement tout dépaqueté. Il s'était vite

rendormi jusqu'au petit matin où je l'avais surpris en train d'essayer d'ouvrir la porte d'entrée, croyant que le postier avait sonné.

- Aujourd'hui, Fontaine de Trevi, nous annonce la guide.

Le beau temps est à nouveau au rendez-vous, le soleil scintille sur l'eau, les jets se transforment en feux argentés, les statues en acteurs mis en lumière. Les gens se pressent autour, prenant des photos les bras tendus, le sourire crispé. Certains balancent des pièces de monnaie, dos à la fontaine en fermant les yeux. Plus loin sur la place, un groupe de jeunes entame une bataille d'eau, les filles éclaboussent les garçons qui s'empressent de les soulever et de faire semblant de les jeter dans la fontaine. Arrivent alors deux garçons munis de bouteilles pleines d'eau et vident leur contenu sur une fille restée à l'écart. Ses cheveux collent à son front et à sa nuque, son t-shirt laisse transparaître ses formes nubiles. Alors qu'un des garçons se fait gronder par l'un de ses éducateurs, une éducatrice arrive derrière son collègue et lui vide la fin de sa gourde sur son crâne chauve, provoquant le fou rire général du public.

- Ah la jeunesse ! soupire Pépé, l'air ravi.

Notre guide continue la description de la fontaine, sa signification et son origine. Pépé l'interrompt parfois pour me raconter un mythe sur l'une ou l'autre des statues. Je préfère quand c'est lui qui narre les histoires des dieux, c'est magique. Les statues commencent à bouger devant mes yeux, se parlent et je les imagine vivre leurs aventures. Neptune jaillit au milieu de la niche centrale et m'emporte sur son char, ses chevaux marins halètent sous l'effort. Il brandit son trident pour que nous puissions plonger dans la fontaine, porte de son royaume sous-marin. Je suis entouré de tritons et de sirènes. L'une d'elles s'approche nous. Je distingue ses longs cheveux rouges et sa queue de poisson émeraude. C'est Arielle. Elle m'indique une pièce d'argent déposée dans ma paume.

- Allez tourne-toi et n'oublie pas ton vœu petit pinson ! Un, deux,

- Que Pépé aille mieux, chuchoté-je.

- Trois !

Mon désir disparaît dans un *plop* à peine audible, noyé dans le bruit ambiant.

\*

Fin de journée. Notre guide nous dépose devant un grand immeuble de couleur brique au style victorien. Au deuxième étage se trouve l'appartement de Julia et Marco. La guide nous indique le numéro, nous souhaite une bonne soirée et nous dit à bientôt. La ruelle est vide, les

lampadaires s'allument sur le coup des vingt et une heures. Nous appuyons sur la sonnette au nom de *Julia et Marco Maccali*. Une voix féminine, brouillée, sort du haut-parleur.

- Pronto !

Le déclic de la porte retentit. Je m'empresse de pousser la lourde porte de bois. Le hall d'entrée débouche directement sur des escaliers, pas d'ascenseur en vue.

Julia nous attend devant la porte vêtue d'une robe noire finissant au-dessous de ses genoux, des escarpins vernis. Ses cheveux ébène cascadenent le long de son épaule gauche. Je n'avais pas prêté attention à sa beauté lors de notre arrivée à la gare, trop tendu et vigilant. Mais ce soir, son maquillage sensuel, ses lèvres vermeilles et ses gestes de danseuse de flamenco révèlent l'élégance typique des femmes romaines. Pépé est aussi sous le charme mais lui ne reste pas flanqué en haut des escaliers, il la rejoint et la salue en italien. Je le suis, bafouille deux mots dans une langue que je viens d'inventer. Elle m'attire vers elle et me serre contre sa poitrine avant de m'ébouriffer les cheveux. Mes joues sont écarlates. Pépé tic-tac et Julia continuent de converser. Nous prenons place sur le canapé couleur lie de vin. Pendant qu'ils continuent, j'explore le petit appartement. Mes yeux se baladent, je découvre un cocon bien entretenu, plutôt moderne. Leur intérieur est bien différent du restaurant ou de notre hôtel, avec des bibelots rétro comme un jukebox, une vieille radio et dans la pièce adjacente - le bureau j'imagine - je distingue une vieille machine à écrire bleue. Ils se tournent vers moi et continuent de parler. J'entends Pépé prononcer mon prénom, ils sourient.

- Je disais que tu étais très curieux et lui explique d'où vient ton surnom.

Pépé fait encore quelques fois le traducteur mais je ne suis pas vraiment. J'écoute les bruits des ustensiles claquant dans la cuisine, on siffle, chantonne et parfois jure. Puis arrive une voix des cuisines. Marco. Il est simple, un tablier sur les hanches, un linge dans la poche arrière de son jeans. Ses lunettes ont glissé au bout de son nez et sont embuées. Il essuie son front avec son poignet, remonte ses lunettes et me tend sa main avec un grand sourire. Il chuchote à l'oreille de Julia qui le suit dans la cuisine. Ils réapparaissent l'un avec un gros saladier, l'autre avec un immense plat en fonte fumant. D'un signe de la main, Julia m'invite à prendre place sur une des chaises hautes. Mes pieds se balancent dans le vide, ce n'est pas désagréable mais je me sens petit comparé aux adultes. Marco nous a concocté des lasagnes délicieuses et une salade verte pour compenser l'apport calorique des pâtes. Comme je ne compte pas surveiller ma ligne ce soir, je ne prends qu'un morceau de lasagne car le vert n'est pas ma couleur. Marco interrompt ma réflexion, il voudrait savoir dire des mots en français.

- Como dici crostino ? demande Marco en me montrant les croûtons de pain.

- Croûtons de pain.

- Crrroutonne dé pé.

Puis Julia s'y met, ils veulent tout comprendre, écorchent chaque mot, répètent jusqu'à ce qu'ils estiment l'avoir prononcé correctement. Marco corrige Julia et réciproquement. Avec Pépé nous rions, leur apprenant des mots qui n'ont absolument rien à voir avec les objets montrés. Popotin pour la fourchette, bouillabaisse pour la montre et papeterie en guise de table. Julia va alors chercher le dessert, tandis que Marco montre le tourne-disque à Pépé tic-tac dans la chambre. Il grésille puis en sort une voix grave, presque hésitante. Il observe, penché, le bras longer les rainures, s'approchant dangereusement du centre. *Krr, krr, krr*. Pépé reste devant ce mouvement répétitif, perdu. Il répond pourtant instantanément à Julia lorsqu'elle lui demande de l'aider.

- J'arrive, j'accours, je bonnnndis !

Elle ne comprend pas mais le remercie pour sa rapidité et son efficacité. Il apporte les coupes à dessert à table.

- Et regarde petit pinson, ça va nous changer de notre éternel gâteau à la crème !

Je ne sais si je dois me réjouir qu'il s'en rappelle. Est-ce qu'il a, tout ce temps, feint sa perte de mémoire ou est-ce seulement un relent de souvenirs qui disparaîtra encore plus profondément la prochaine fois. Je ne dis rien, hoche simplement la tête et commence la dégustation. La poudre de cacao est brusquement propulsée au fond de mon palais. Sous l'effet de surprise je cherche l'air, le cacao s'engouffre au plus profond de ma gorge, je tousse une poudre brune et n'arrive plus à reprendre mon souffle. Après s'être assuré que je ne risquais plus rien, ils en rient, se moquent de moi, me qualifiant de petit dragon glouton.

Juste avant de partir, je vois Pépé gêné, sortir son appareil photo polaroïd, proposer au couple de faire deux photos souvenir. L'une pour eux et l'autre pour sa boîte secrète. Ils se réjouissent en voyant le vieux boîtier, eux qui sont des amateurs de vintage, temps où le plaisir était à l'état pur, sans artifice. Tout le monde se rapproche, Marco tient l'appareil à bout de bras, je me dresse sur la pointe des pieds pour que mon visage atteigne l'épaule de Julia qui compense la hauteur de ses talons en pliant les genoux et m'enlace par les épaules. Notre groupe vacille, nous sommes en apnée, en sursis, se forçant de paraître naturel.

- Uno, due, tre !

Rien ne vient. Marco réessaie. Rien. Notre groupe se relâche, Marco continue de manipuler l'appareil. *Clic. Bzzzzzzzz*. Julia proteste, elle ne regardait pas mais Pépé la rassure et lui dit que c'est là tout l'intérêt des vieux appareils : capter le moment présent. Nous sommes tous groupés autour de Marco qui tient la pellicule encore vierge. Nous supputons le résultat final. Je ne suis plus le seul enfant, nous sommes tous pareils quand il s'agit de surprise. Fébriles,

excités, nous nous bousculons, voulant être le premier à découvrir nos frimousses. Les contours commencent à se dessiner, le cliché se noircit par endroit, nous ne savons toujours pas si la photo est tournée dans le bon sens. L'ambiance est de plus en plus tendue, je regarde leurs visages, tous rivés sur cette fiche blanche, les yeux grands ouverts. Ils éclatent de rire. Le visage de Marco est maintenant distinguable, il prend la moitié de la photo, il y apparaît très préoccupé, un sourcil relevé et l'autre froncé. On voit même que sous l'effort, un bout de sa langue a fait son apparition. Puis, l'arrière plan, plus pâle, décrit Julia qui me porte un regard tendre, alors que je tiens la main de Pépé qui est à moitié dissimulé par les bouclettes de Marco. On voit même un bout de la table avec le reste du tiramisu. Je trouve cette photo parfaite. Nous réitérons la manœuvre deux fois. Je vais garder le premier cliché. Marco et Julia nous ramènent chacun sur leur scooter, nous filons dans les ruelles à peine éclairées, évitant les grandes zones de trafic. Une légère brise s'est levée, j'en profite pour lever les yeux, m'imprégner de ce moment. Sur une rue plus large, nous faisons la course, je vois Pépé heureux. Il me nargue, agitant sa main sur son nez lorsque son scooter nous dépasse. Arrivés à l'hôtel, nous les remercions. L'adieu n'est pas facile, nous ne parlons pas, nous les regardons simplement disparaître derrière la bifurcation. Je continue à agiter mon bras. Après quelques instants, Pépé me ramène à l'intérieur. Nous rejoignons notre chambre au cinquième étage.

Je sors de la salle de bain et trouve Pépé tic-tac assis au bord du lit, un stylo à la main, un carnet posé sur ses genoux, il le regarde mais n'écrit rien.

- Qu'est ce que tu fais Pépé ?
- Je sais plus écrire.
- Quoi tu sais plus écrire ? Qu'est ce que tu veux écrire ?
- Je sais plus écrire, répète-t-il.

Je m'approche de lui, saisis le carnet et le feuillette : « 13 août, départ Rome avec petit Pinson, rencontre deux personnes ». L'écriture est tremblante, certains mots manquent. Je remonte les pages. Chaque jour depuis la mort de Mamie est inscrit. Sur les premières pages l'écriture est différente, plus allongée et travaillée. C'est celle de Mamie. Elle explique à Pépé sa maladie et que ce petit carnet est rempli de ses derniers souvenirs qu'il pourra relire quand il ne s'en rappellera plus. La réalité me gifle. Mamie l'aide encore maintenant, elle savait. Je regarde Pépé tic-tac qui, désespéré, fixe le carnet dans mes mains. Je déglutis péniblement.

- Tu veux que j'écrive ce qu'on a fait aujourd'hui ?

Il hoche la tête. Mon écriture n'est pas très sûre et l'orthographe suit de nouvelles règles, mes nouvelles règles. A la fin, je colle la photo polaroïd de ce soir et indique les prénoms de chacun. Je le referme et le lui tends.

- Merci petit pinson.
- Pas de quoi Pépé.

Il marque une pause.

- Tu sais, même si ma tête ne se souviendra bientôt plus de toi, mon cœur le fera. Tu liras cette lettre quand tu douteras.

Il va chercher une enveloppe à mon nom dans son sac et me la tend. Je le sers dans mes bras et laisse couler mes larmes. Il garde l'enveloppe dans sa main, surpris de ma réaction puis m'enlace. Nous nous allongeons l'un près de l'autre, je peine à calmer mes sanglots jusqu'à ce que Pépé me propose ma papouille préférée. Epuisé par mes émotions et mes larmes, je m'endors les doigts près de son lobe d'oreille alors que Pépé s'obsède à fixer le plafond.

\*

Au matin de notre troisième journée, mes yeux gonflés et rougis trahissent mes pleurs de la veille. Je suis sous la douche lorsqu'on frappe à la porte. Je continue à asperger mon visage d'eau froide, voulant le décongestionner. La conversation me parvient par bribes imprécises. Pépé parle français, il y a deux autres personnes avec lui. Je crois reconnaître la voix d'une femme et celle d'un homme. On dirait que Pépé tic-tac les connaît, je perçois cette sorte de familiarité dans sa voix, celle avec laquelle il me parle. La même avec laquelle il s'adresse à papa. Papa, maman. Ils sont là, comment ? Je sors de la cabine, arrache un linge sec au crochet, me l'enroule autour des hanches et déboule dans la pièce, laissant un ruisseau derrière moi.

- Je vais tout vous expliquer, c'est ma faute, pas celle de Pépé !

Il me regarde tendrement, aucune ride ne se forme sur le front de papa quand il me découvre. Maman se jette sur moi, riant et pleurant tout à la fois. Je reste abasourdi sur place, me laisse embrasser. Maman me palpe frénétiquement, alternant ses baisers sur mon front, mes cheveux, mes joues.

- Oh mon bébé, je suis tellement fière de toi, tellement fière.

Papa s'approche de nous, nous enlace de ses bras.

- Oui, tu es très courageux Antonin ! On t'aime tellement fort.

Je ne comprends plus rien, mes sentiments se mélangent comme une tempête d'automne soulevant les feuilles mordorées. Je suis soulagé que mes parents soient là, ils ne m'ont jamais félicité, jamais pour un mensonge et encore moins pour une fuite. Ils devraient être contrariés, ils ne devraient pas être là. Je veux rester avec Pépé, assumer seul ce voyage, partez, partez.

- Partez !
- Antonin, vient on va tout t'expliquer, me répond maman.
- Non, partez, partez !

Je cogne la poitrine de mon père, il ressert son étreinte et commence à me bercer. J'éclate à nouveau en sanglots.

- Je veux continuer ce voyage, Pépé tic-tac ira mieux, je vous le promets, laissez-moi essayer, pitié, continué-je à répéter en abandonnant petit à petit.

Papa me relâche doucement. A travers ma vue brouillée, Pépé s'approche de moi, caresse ma joue.

- Non, petit pinson, notre envol s'arrête là.

Nous nous asseyons tous sur le lit, mes parents me racontent qu'Angelo et Josette les avaient prévenus de mon plan. Ils les avaient convaincus de faire semblant de ne rien savoir et de me laisser satisfaire ce dernier désir de Pépé.

- Nous avons peur, mais nous avons confiance en toi. Je sais qu'on ne te le montre pas souvent mais on est fier de ce que tu es devenu Antonin. Tu es le seul à avoir réellement pensé à Pépé, me dit maman.

Ils nous avaient suivis dans tout Rome, s'assurant de notre sécurité. Leur seule crainte étant celle des nuits, quand Pépé hallucinait et qu'ils ne pouvaient pas intervenir.

Je me calme peu à peu. Il est vrai que je suis exténué par ses nuits perturbées, ses journées de visites. Je ne sais pas si le voyage du retour sans aucune aide sera aussi évident, si je pourrai m'occuper de Pépé encore pendant quelques jours, ayant toujours peur de le perdre. La surprise transformée en rage laisse place au soulagement, soulagement de revoir mes parents, de leur soutien et leur amour. Je n'arrive à articuler qu'un unique *merci*. Un merci qui résonne, profond. Un merci qui voudrait en dire plus que sa signification.

\*

Après ma courte inspection de chambre, je me retourne vers Pépé toujours allongé dans son lit blanc, attendant ma réponse. Qui suis-je ? Un enfant, un adolescent, un entre-deux peut-être. A douze ans, je ne sais pas trop à quelle catégorie j'appartiens réellement. Un garçon, un homme, non une personne de sexe masculin. Pourtant, je crois être plus qu'une enveloppe charnelle que la société peine à classer. Je suis un fils, un petit-fils, le petit-fils de Pépé tic-tac, son petit-fils, son petit pinson.

- Je suis ton petit pinson.

Pépé ne paraît pas trouver cette réponse insensée.

- Intéressant. Intéressant.

Il marque une pause.

- Sais-tu que mon oiseau préféré est le pinson ! Drôle de coïncidence ne trouves-tu pas ? Effectivement. Drôle de coïncidence.

Il ne dit plus rien. Il regarde par la fenêtre en face de lui. Le ciel est bleuté par le mélange des nuages et du crépuscule. Je me lève et vais chercher mon sac à dos. J'en retire une enveloppe crème, un peu froissée. Je contrôle l'heure sur la vieille pendule, un des seuls meubles que Pépé a pu garder lors de son déménagement dans cet endroit. Je m'assieds sur la chaise à côté du lit, respire profondément, ouvre l'enveloppe et déplie la lettre s'y trouvant.

- Je veux te lire quelque chose Pépé. Quelque chose que tu m'as écrit il y a quelques années.

Il réagit à peine.

Je renifle et inspire profondément.

« *Cher petit-fils,*

*Ou devrais-je dire, Cher petit pinson,*

*Voici le temps si redouté mais irrévocable de ma maladie. Je ne reconnais plus ton petit minois, tes bouclettes brunes encerclant ton visage d'enfant aux grands yeux verts, si curieux et avides du monde qui t'entoure. Il me manque déjà. Je me demande à quoi tu ressembles lorsque tu lis ces mots, j'imagine tour à tour un garçon plein de fougue, un imberbe boutonneux, un jeune homme dépassant son père, un homme aux bras d'une fille, un homme tenant une fillette sur ses genoux. J'aimerais tant partager tous ces moments importants de ta vie, que tu viennes chaque lundi chez Josette et Angelo avec moi, pour me raconter tes semaines, te plaindre, te réjouir autour de notre gâteau traditionnel. Malheureusement je ne pourrai pas vivre pleinement ces instants avec toi. C'est pourquoi je t'écris cette lettre. Je veux qu'en la lisant, tu sois persuadé de ma présence, tu la ressenties, que tu te remémores de moi, de toi, de nous. Que cette lettre soit un hymne aux souvenirs, qu'elle te rappelle qui j'étais vraiment mais aussi qui tu étais. Car il est aussi important que tu te souviennes de qui tu étais pour devenir qui tu seras, Antonin. Je voudrais pouvoir parler aux fées de l'enfance, qu'elles gardent ton goût du bonheur, ton goût du beau, ton goût du bien. Tu rencontreras la Tristesse, le Mal et sa Laideur mais d'un coup d'aile tu t'en détourneras pour migrer vers des horizons plus sereins. Sache trouver la*

*beauté dans chaque situation, elle peut être bien cachée, alors redresse la tête, laisse tes yeux la chercher longtemps dans le noir, la trouver et ne plus la quitter. La clé n'est pas seulement le but mais la quête pour y arriver. Si tu doutes, même de cette lettre, met la main sur ta poitrine. A l'intérieur de toi se trouvent des idées, des pensées auxquelles personne n'avait songé, la force d'aimer purement et simplement et de se laisser aimer. Tu as le don de rendre les gens heureux, le don de les faire rire et le don de changer des vies et des futurs. N'oublie pas ce don et n'y renonce jamais.*

*Je t'écris cette lettre maintenant que tu viens de m'annoncer notre départ pour Rome. Mes idées ne sont pas toujours claires tu le sais mais ce soir, il est temps que je te dise tout avant que mes souvenirs m'échappent complètement. J'ai pensé à la mort à la connaissance de ma maladie, ne voulant être aucune charge pour vous. Je l'ai déjà trop été pour ta Mamie. Mais la vie en a décidé autrement. Je ne saurais l'expliquer, mais je devais vivre. Une force irrésistible me poussait vers la vie, vers toi. Ta jeunesse, ta gentillesse, ta fougue, ta liberté : tu étais la raison. Et ceci je ne l'ai compris qu'aujourd'hui. Ce voyage est ma dernière aventure en ce monde. Il n'a pas dû être facile pour un jeune pinson de neuf ans de s'occuper d'un vieux Pépé comme moi aux idées engluées mais j'espère qu'il t'a enrichi, que tu l'as apprécié sous une forme que tu ne revivras sûrement jamais. Voyage, découvre les pays, les différentes cultures, ouvre-toi au monde, il n'attend que ça. Profite ! On te le répètera souvent et il te sera difficile de comprendre le fond de ce verbe mais essaie, saisis toutes les opportunités qui s'offrent à toi, mais souviens-toi que ta liberté s'arrête là où commence celle des autres*

*De toi à moi, de moi à toi, l'important n'est pas de réussir **dans** la vie mais de réussir **sa** vie. Alors n'oublie pas.*

*Ton fidèle Pépé tic-tac »*

Je soupire. La lecture de cette lettre m'est toujours douloureuse. Je regarde ma montre, les aiguilles indiquent dix-neuf heures et trois minutes. Bizarre. Je n'ai pas souvenir que la pendule m'ait interrompu en sonnant les sept coups de l'heure pleine. Je me retourne sur ma chaise pour vérifier. Son aiguille dorée est statique. En pointant la cinquante huitième minute, l'aiguille signe l'arrêt de la pendule qui ne peut plus mentir, la vérité étant gravée sur sa face.

Cet instant sera encré dans le temps, le prolongeant éternellement et rappelant à chacun qu'à cet instant précis, l'horloge avait abdicé.

Une sorte de pesanteur règne maintenant dans la chambre. Un vide chaotique a supplanté son ancien rythme. Comme si elle avait perdu son pilier.

Je me retourne alors vers Pépé pour le lui faire remarquer. Il est immobile, son regard bleu fixe toujours un point au dehors.

La vie n'est plus là où je l'ai laissée. Le temps s'est arrêté au même moment que son cœur. Mon souffle est saccadé, mon cœur peine à battre régulièrement, il boite. Je suis traversé par des spasmes intermittents, une sueur froide longe mes vertèbres. Je ferme les yeux et m'autorise à sentir la tristesse et le vide jusqu'à ce que les deux se confondent en une même souffrance aiguë et insoutenable. Je me bats contre ce dérèglement intérieur, m'agitant autour de son corps, lui pressant la paume, gémissant. Mon chagrin rageur se fracasse contre le monde qui m'a fait cela. Fébrilement, je pose ma joue sur sa main glacée. J'ai perdu ma propre cadence, tout point de repère, mon pilier, mon Pépé. Alors que la panique augmente de plus en plus, que je ne retrouve plus mon rythme intime, que mes larmes m'étouffent, je regarde la lettre tremblante encore entre mes doigts. Je distingue alors les deux derniers mots :

- Tic-tac.

Fin